



Reformierte Kirchen
Bern - Jura - Solothurn

Eglises réformées
Berne - Jura - Soleure

Dossier: Religion und Entwicklung

Präsenz bei den Ausgeschlossenen

Gerechtigkeit in der Krise

Patenschaftsprojekt «mit mir»

3/2010

Tankstelle Kirche, Moschee, Tempel

«Meine Kirche ist für mich wie eine Tankstelle, dort gehe ich hin und tanke auf.» Mein Gesprächspartner, ein afrikanischer Asylsuchender aus Westafrika, betont, wie wichtig ihm der Glaube und die Menschen, mit denen er gemeinsam Gottesdienst feiert, sind. Ihm geht es ähnlich wie vielen anderen Muslimen, Christinnen und Hindus.

Gerade in schwierigen Lebenssituationen ist der Glaube für viele Menschen – Einheimische und Zugewanderte – besonders wichtig. Es geht um das Angenommensein von Gott und um das Aufgehobensein in der Gemeinschaft der Gläubigen.

«Wir fragen nicht nach Papieren, Gott ist für alle da», sagt mir der Verantwortliche einer Moschee, als ich ihn danach frage, ob es denn viele Menschen mit einem Nicht-eintretensentscheid (NNE) gebe, die das Freitagsgebet besuchen.

Wer einen NNE erhalten hat oder wessen Asylgesuch abgewiesen wurde und eine Ausreiseverfügung erhalten hat, kann in der Schweiz in einem Sachabgabezentrum Nothilfe beziehen. Die betroffene Person erhält ein Dach über dem Kopf und wird gepflegt. Sie erhält jedoch kein Geld und hat damit auch nicht die Möglichkeit, in die Stadt zu reisen, um dort das Freitagsgebet, den Sonntagsgottesdienst oder eine hinduistische Pujā zu besuchen. Der Gang zur «Tankstelle Glaubensgemeinschaft» bleibt verwehrt, es sei denn, andere helfen.

In der Schweiz sind wir stolz auf die Religionsfreiheit. Zur Religionsfreiheit gehört, dass alle Menschen ihren Glauben frei leben dürfen – alleine aber eben auch zusammen mit anderen. Dies muss auch für Menschen, die staatliche Nothilfe beziehen, gelten.

Sabine Jaggi

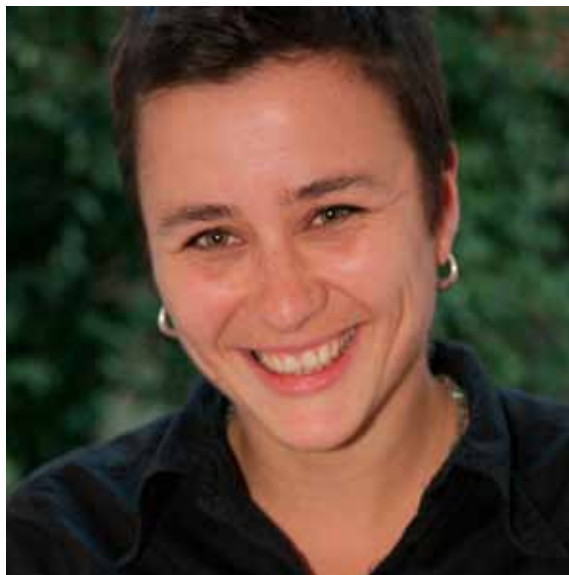
La théologie pour se rapprocher des personnes

Anja Michel

Le regard clair, franc et perçant, la voix cultivée et profonde, Anja Michel, qui actuellement fait son stage pastoral à Wohlen dans le canton de Berne, cherche dans son histoire les souvenirs et motivations, décisions et hasards qui expliquent son parcours, sa curiosité, son envie d'écouter et de comprendre l'autre.

De père médecin et de mère artiste peintre, la Bernoise Anja Michel, l'aînée de trois enfants, grandit à Ittigen au sein d'une famille très ouverte, tournée vers le monde, qui lui donnera le goût du voyage. Ses parents, catholique l'un, réformé l'autre, ne sont pas particulièrement religieux, mais sa grand-mère maternelle, anthroposophique, a un grand intérêt pour les religions et elle lui en parlera beaucoup, tout comme de ses voyages et de sa rencontre avec d'autres cultures, toujours sans préjugés. Car avec son mari, qui s'était engagé dans la défense des droits des peuples palestinien et algérien, elle avait beaucoup voyagé, surtout dans les pays arabes.

Anja va donc à l'école Rudolf Steiner et ensuite au collège. Après avoir obtenu la maturité, elle décide de partir un an au Cameroun, à Buéa, dans le cadre d'un programme de *mission 21*. Là, elle enseigne l'allemand et fait la comptabilité dans un centre de formation informatique et vit une expérience très intense. Elle subit, sans s'en rendre compte, un choc culturel. «À 20 ans, j'étais très ouverte. J'ai fait une immersion totale dans la culture du pays afin de connaître comment marchait la société et de pouvoir m'y intégrer», raconte Anja. Ainsi, pour ne pas rester la «blanche», elle apprend la langue locale, le «pidgin-english», parce que quand on parle une autre langue on est «autrement».



Le retour au pays est difficile, car il faut se réintégrer. Paradoxalement, c'est en rencontrant des Camerounais vivant en Suisse et en parlant leur langue avec eux qu'elle pourra faire le chemin de retour. Mais pour être pleinement ici et «libre pour autre chose» il lui faudra deux ans. Le retour signifie aussi reprendre les études. Elle se décide pour la théologie, qui est depuis le collège une des matières qu'elle préfère. Et dans la théologie elle trouve les deux autres sujets qui l'intéressent: la langue et littérature allemandes et l'histoire. En parallèle, elle prend des cours individuels de chant et rejoint un groupe de théâtre.

Ayant toujours le goût du voyage et de la découverte d'autres cultures, elle accomplit en 2008 une année de ses études au Brésil, où elle vit une nouvelle expérience très enrichissante. Elle y découvre une autre forme

de théologie ancrée dans la société, qui est critique et engagée politiquement et socialement. Elle participe au forum de la théologie de la libération à Belém, établit des contacts avec une communauté œcuménique très libre, fait un stage pastoral dans un hôpital et s'engage dans un projet pour aider les jeunes de la Favela Monte Azul à Sao Paulo.

Son dynamisme et son engagement avec les personnes connues lors de ses séjours à l'étranger ne la quittent pas à sa rentrée en Suisse. En plus de finir ses études et sa maîtrise, elle organise un projet culturel qui permet aux jeunes rencontrés de venir montrer leur culture ici. Elle fait aussi partie d'une visite œcuménique de solidarité à Angola et Mozambique et, toujours sensible à la beauté des chants populaires, elle poursuit son apprentissage du yodel, de «ces mélodies merveilleuses qui vont directement au cœur». Elle rejoint ainsi le chœur de yodel des bouchers de Berne, avec qui elle découvre un tout autre monde, pourtant si près, et apprend beaucoup: «Connaître ses propres racines permet de pouvoir partir de nouveau».

Pour elle, la religion est une source de force, qui lui permet de se sentir reliée au monde et aux personnes. C'est un engagement social. Elle conçoit l'Église comme étant intégrée dans la société, comme un espace privilégié pour entreprendre des projets sensés et pour être à l'écoute. Ses expériences vécues à l'étranger lui ont enseigné que pour connaître et comprendre l'autre il faut «beaucoup écouter» et que cela nécessite énormément de temps. Or, dans une société plurielle comme la Suisse, cette écoute est impérative. Maintenant, pleine d'énergie, Anja se réjouit de son travail dans la commune de Wohlen, qui justement entreprend des projets avec des migrants. Et dans le futur? Elle s'imagine bien comme pasteure à temps partiel et, toujours curieuse, en train de poursuivre sa formation.

Maria Vila (photo: Simon Michel)

«Ein Tag wird kommen, an dem die Menschen schwarzgoldene Augen haben, sie werden die Schönheit sehen, sie werden vom Schmutz befreit sein und von jeder Last, sie werden sich in die Lüfte heben, sie werden unter die Wasser gehen, sie werden ihre Schwielen und Nöte vergessen. Ein Tag wird kommen, sie werden frei sein, es werden alle Menschen frei sein, auch von der Freiheit, die sie gemeint haben. Es wird eine grössere Freiheit sein, sie wird über die Massen sein, sie wird für ein ganzes Leben sein ...»

Aus dem Roman «Malina» der österreichischen Schriftstellerin Ingeborg Bachmann (1926-1973). Subrkamp Verlag Frankfurt am Main, 1971, S. 123



Zum Titelbild

Metallfigur eines Kunsthandwerkers aus einem Atelier der Presbyterianischen Kirche West-Kameruns, die von mission 21 unterstützt wurde.

(Foto: Anne-Marie Holenstein; Bildbearbeitung: Universität Luzern, Maurus Bucher)

Eine kleine Figur dreht sich um die eigene Achse und balanciert mit erstaunlichem Geschick ambivalente Gegenkräfte aus.

Ihr winziger Ruhepunkt liegt in der Mitte einer runden Scheibe, die von einer grösseren, statischen Figur getragen wird. Der kleine Tänzer weiss um ihre Gegenwart, wird sie aber nie sehen.

Die in Metall gegossene, knapp dreissig Zentimeter hohe Doppelfigur hat ein Kunsthandwerker in Kamerun geschaffen. Er soll lachend behauptet haben, er habe sie erfunden, damit die Touristen etwas zu kaufen hätten, und er fügte bei, Europäer legten eben überall eine Bedeutung hinein. Wir nehmen uns darum die Freiheit, in der ba-

lancierenden Figur einen dynamischen Umgang mit ambivalenten Energien zu sehen.

Zudem hat sein Werk einen auffallenden Bezug zu afrikanischen Kosmosvisionen. Die Religionspädagogin Frederike Peters ist im Rahmen ihrer Bildungsarbeit mit Nachkommen afrikanischer Sklaven in Ecuador darauf gestossen, dass die folgende Deutung des Kosmos in den Vorstellungen der afroecuadorianischen Kultur weiterlebt: Der Schöpfer hat die Welt mit allen ihren Wesen geschaffen und trägt sie nun in einer riesigen Kalebasse auf seinem Kopf. Sie enthält alle Wesen der materiell sichtbaren Welt, aber auch die Ahnen und die nicht sichtbaren Geisteskräfte. Im Buch mit dem Titel «Sobre-vivir a la propia muerte» (Peters y colaboradores 2005, S. 121. Zu afrikanischen Kosmosvisionen), das Frederike Peters zu den Überlebensstrategien der afroecuadorianischen Bevölkerung publiziert hat, findet sich dazu eine Skizze mit auffallender Ähnlichkeit zur Skulptur aus Kamerun. Könnte es sein, dass unser balancierendes Figürchen vom Weltenschöpfer getragen wird, wobei die Kalebasse zu einer Plattform geworden ist?

Anne-Marie Holenstein

aus der Einleitung des Buches «Religionen – Potential oder Gefabr?», s. Seite 9



Drei Theologinnen entdecken neue Sprengkraft in alten Gleichnissen: Claudia Janssen, Regene Lamb und Luise Schottroff (v.l.n.r.)
(Foto: Dalai Wenger, Brot für alle)

Gerechtigkeit in der Krise

Drei Theologinnen prägen Seminar im Spannungsfeld von Bibel und Ökonomie

Zum dritten Mal fand vom 31. Mai bis 3. Juni 2010 in Bern ein «ökumenisches Seminar im Spannungsfeld von Bibel und Ökonomie» statt. Dazu luden die Fachstellen OeME der Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn und Kirche im Dialog der Römisch-Katholischen Kirche Bern, Brot für alle sowie die OeME-Kommission Bern Stadt drei Referentinnen nach Bern ein. Die Theologinnen aus Brasilien und Deutschland zeigten ganz konkret, was es heisst, «mit dem Herzen zu denken».

«Packende Vorträge, die meine Sicht auf Bibeltexte nachhaltig verändert haben!» Diese Rückmeldung drückt die einhellige Meinung der 35 Teilnehmenden des dreitägigen Seminars aus. Luise Schottroff ist emeritierte Professorin für Neues Testament mit den Arbeitsschwerpunkten Sozialgeschichte des frühen Christentums und feministische Auslegung des Neuen Testaments. Sie verdeutlichte eindrücklich, weshalb die Beschäftigung mit den sogenannten Gleichnissen so wichtig ist.

Strukturen der Unterdrückung auf den Punkt gebracht

In den Gleichnissen spiegelt sich das Leben der Menschen im römischen Reich, einer Militärdiktatur und expandierenden Weltmacht. Die Texte benennen in einer fiktiven Erzählung Strukturen der Unterdrückung. Die gängige Auslegungstradition, die die Gleichnisse als Metaphern liest, in denen ein autoritäres, teilweise brutales Gottesbild transportiert wird, behindert den unverstellten Blick auf die soziale Wirklichkeit. Jesus erzählte Geschichten aus dem Alltag und forderte die Zuhörerinnen und Zuhörer auf, diese mit dem zu vergleichen, was sie von Gottes Handeln kannten. Einem Parabolspiegel vergleichbar, verdichten sich diese «Parabologeschichten» im Brennpunkt der Frage nach Gerechtigkeit. Sie soll allen, insbesondere den «Letzten», zugute kommen. Anhand von Mt 20,1-16 zeigte Luise Schottroff, wie der «gütige» Grossgrundbesitzer die Tagelöhnerinnen und Tagelöhner gemäss dem Prinzip der Profitmaximierung ausnützt und schliesslich gegeneinander aufhetzt. In Lk 19,11-40 fand sie das Gesetz der «Raubtierökonomie» – «Ich sage euch, denen die haben, wird gegeben werden, aber denen, die nicht haben, denen wird genommen werden» – bereits in die neutestamentlichen Texte eingeschrieben. In Gruppendiskus-

sionen entdeckten die Teilnehmenden des Seminars in den Geschichten verschiedene Hoffnungsmomente: Das Wissen darum, dass Gott sich den Letzten zuwendet, oder die Solidarität unter ausgebeuteten Sklavinnen und Sklaven.

Von der Bibel zu einer solidarischen Ökonomie

Regene Lamb war langjährige Mitarbeiterin am Forschungsschwerpunkt Feministische Befreiungstheologie in Kassel und ist heute Pfarrerin in Cachoeira do Sul, Brasilien. Sie vermochte ihrerseits den Teilnehmenden die Bibel als «Lebensmittel» schmackhaft zu machen – jenseits fundamentalistischer Auslegungen. Sie pries das gemeinsame Bibellesen als grosse Kraftquelle. Einfühlsam beschrieb sie den Alltag der Menschen in Brasilien. Besonders ermutigend war ihr Pochen darauf, dass es bereits heute hoffnungsvolle Initiativen und Alternativen gibt: «eine Wirtschaft im Dienst des Lebens», die «solidarische Ökonomie» (economia solidária) – in Brasilien, an verschiedensten Orten der Welt, auch in der Schweiz.

Die dritte Referentin, Claudia Janssen, ist Neutestamentlerin und Studienleiterin am Frauenstudien- und -bildungszentrum in der Evangelischen Kirche in Deutschland. Sie brachte dank ihrer grossen Erfahrung als Seminarleiterin die komplexen Fragestellungen immer wieder auf den Punkt und fungierte als kompetente Vermittlerin.

Die Seminarteilnehmenden gingen mit vielen überraschenden Erkenntnissen und kleinen Vorsätzen im Gepäck in ihren Alltag zurück. Die einen wollen eine Sprache finden, um die emanzipatorische Kraft der Bibel in der heutigen Welt zu artikulieren. Andere werden die Leitlinien ihrer Kirchgemeinde überprüfen. Wieder andere nahmen sich vor, sozialgeschichtliche Bibelauslegung zu praktizieren. Verbunden fühlten sich alle durch die Sehnsucht nach Gerechtigkeit, wie am Schluss mit einem brasilianischen Gebet gebetet wurde: «Senhor! Dai pão aos que tem fome e fome de justiça aos que tem pão» (Gott! Gib Brot denen, die hungern, und Hunger nach Gerechtigkeit denen, die Brot haben).

Patrick von Siebenthal, Brot für alle

Entwicklung zu jedem Preis?

2009 interviewte ich einen Mitarbeiter aus dem Ministerium für Energie und Minen in Guatemala. Als er die indigene Bevölkerung als «ignorante» (unwissend) bezeichnete, um zu erklären, weshalb sie sich gegen die Goldmine Marlin im Departement San Marcos wehrt, wurde mir bewusst, dass Menschen, die sich gegen wirtschaftliche Megaprojekte engagieren, als rückständig und unterentwickelt abgestempelt werden. Wenn man sich jedoch die Mühe macht, die Motivation der Menschen im Widerstand gegen die Mine zu verstehen, wird bewusst, wie weitsichtig und nachhaltig ihre Beweggründe sind. Denn die Folgen des Rohstoffabbaus in der Mine Marlin sind mittlerweile spür- und sichtbar geworden. Genau diese «Unwissenheit» der lokalen Bevölkerung über die Auswirkungen einer Mine im Tagebau wird von Staat und Unternehmen ausgenutzt. Der Zugang zu «neutralen» Informationen ist in den abgelegenen Regionen Guatemalas nicht selbstverständlich und Information wird zum Machtinstrument. Die Existenz der ländlichen Bevölkerung hängt von der Fruchtbarkeit des Bodens ab. Für die Mayas spielt die Verbundenheit zur Erde und deren Bodenschätze eine zentrale Rolle in ihrem spirituellen Verständnis und findet Eingang in ihre religiöse Lebenswelt und Praxis. Eine Mine im Tagebau bringt für Mensch und Umwelt verheerende Folgen mit sich: Menschen leiden unter Hautausschlägen und Haarausfall, Wasserquellen versiegen, Böden und Flüsse werden vergiftet. Gegen eine Entwicklung zur Verbesserung der Lebensqualität der Landbevölkerung kann nichts eingewendet werden. Die Frage ist vielmehr: Entwicklung – wie und für wen? Entwicklung zu jedem Preis? Transnationale Bergbauunternehmen müssen bei der Planung und Umsetzung ihrer Projekte verpflichtet werden, ihre soziale und ökologische Verantwortung wahrzunehmen.

Julia Spetzler



«Mein Glaube sagt mir, dass ich verbunden bin mit all den Frauen und Männern, Gemeinschaften und Völkern, die um ein selbstbestimmtes, würdiges Leben kämpfen. Diese Verbundenheit trägt und ist ein Ansporn, alles zu geben, was ich kann.» Beat Dietschy, Zentralsekretär Brot für alle

Zu den Bildern des Dossiers

Der Fotograf Stefan Maurer (www.maust.ch) hat allen porträtierten Personen die gleiche Frage gestellt: «Was trägt Ihr Glaube zu Ihrem Engagement bei?»

Präsenz bei den Ausgeschlossenen?

Eine befreiungstheologische Stimme zur Aufgabe unserer Hilfswerke

Der Befreiungstheologe Paulo Suess aus Brasilien war nach 1986 («Die Glut kommt von unten») zum zweiten Mal Gast an einer OeME-Herbsttagung. Er sprach am 7. November 2009 im Kirchgemeindehaus Paulus in Bern an der Tagung «Helfen macht selig! Kirchliche Hilfswerke im Spannungsfeld von Markt, Entwicklung und christlicher Identität». Paulo Suess, katholischer Theologe mit deutschen Wurzeln, setzt sich seit Jahrzehnten mit theologischer und politischer Vehemenz für die indigenen Völker ein. Er entwickelte massgeblich eine Theologie der Inkulturation und der Option für die Anderen. Nachfolgend der letzte Teil seines Referates «Solidaritätsdruck und Wohltätigkeitsfalle». Für Suess ist Solidaritätsarbeit die Weitergabe von Geschenkttem, jenseits von Abhängigkeitsverhältnissen, «kapitalistischem Markten und Erfolgsdenken».

Im Bewusstsein, dass vieles besser werden kann, ohne dass alles gut sein wird, können wir uns in neue Verhaltensregeln einüben. Unsere Fragen sind stärker als unsere Antworten. Und doch gibt es eine Art solidarischer Wegzehrung, die im Dienst am Anderen das eigene Leben durchleuchtet. Ich möchte dies in drei Punkten zusammenfassen.

Ein Erstes: Es gibt keinen Weg in eine gute Welt, ohne dass jeder Schritt nicht schon etwas von dieser Güte vorwegnimmt. Der Weg muss sich lohnen, nicht erst die Ankunft. Das wäre also die notwendige ethische Komponente bei jedweden Zukunftsprojekt. Der Kapitalismus kennt ausser dem Wert der Ellenbogenfreiheit der Produzenten und der banalen Wahlfreiheit der Kunden keine substantiellen Ziele. Mit Glück, Freiheit, Gesundheit, Schönheit und Wahrheit meint er immer nur Attrappen für verkäufliche und rasch erneuerbare Waren für Kunden. So rückt uns allen die Frage auf den Leib: Die Ressourcen, die du verbrauchst zu deinem Lebensunterhalt, reichen sie für alle oder masst du dir einen privilegierten Zugang an? Wenn wir eine Welt für alle und für Gleichberechtigte wünschen, dann muss das, was ich verbrauche, mit der Zahl der Menschen, die auf diesem Planeten leben, multiplizierbar sein. Ethik und Askese, wir können sie auch



«Bereit sein seinen Glauben zu leben. Zuhören, mithelfen, dass es für die Menschen um uns, aber auch für uns stimmt.» Gerda Boo, seit 20 Jahren Sammlerin für den Kollektenverein der Basler Mission (Trägerverein mission 21) und engagiert im Claro-Laden Lyss

«Solidarität» und «Freiheit» nennen, sind keine Spielverderber, sondern beinhalten eben Spielregeln für gelebte Geschwisterlichkeit und Ebenbildlichkeit Gottes aller.

Reste der Hoffnung im Alltag der Armen

Zum Zweiten: Damit Ethik und Askese von der Diskursebene auf die Handlungsebene kommen, also konkret werden, ist es notwendig, den Kontakt zu den kleinen Leuten, zu den Armen und Ausgeschlossenen nicht zu verlieren. Und dann müssen ganz konkret die Armen und Anderen als Subjekte in einen Diskurs und in seine Umsetzung, die Transformationen zum Ziel haben, eingeführt werden. Die Entkopplung der Armutsbekämpfung von Ausbeutung geschieht im Kampf der Armen um ihre Emanzipation und Partizipation. Dies geschieht nicht ein für alle Mal, sondern jeden Tag neu. Daher gibt es keine Erfolgsgeschichten im Ist-Zustand.

Alternativen in der kapitalistischen Makrostruktur sind kaum möglich. In der Mikrostruktur jedoch durchbrechen Alternativen immer wieder die Mauer der Unveränderlichkeit und der Unwahrscheinlichkeit. Die Armen sind auf ihre Weise «umwerfend», also im Grunde revolutionär. Ihr Überleben ist oft ein revolutionärer Akt des Widerstands, mehr durch ihre Existenz als durch ihren expliziten Diskurs oder ihr Bewusstsein. Sie lehren uns in den Mikrostrukturen des Alltags Reste der Hoffnung aufzuspüren. Also zurück zu den Kontexten, wo sich das Leben ganz konkret abspielt.

Ohne diese existentielle Nähe zu den Armen, die dazu beiträgt, den Kampf der Armen auf den Weg zu bringen, kann uns das schlechte

Gewissen, das uns ja in unserer bürgerlichen Biederkeit doch immer wieder einholt, insofern wir nur ein wenig wach durch die Strassen gehen, nicht helfen. Wir können diese Nähe Basisarbeit nennen, solidarische Präsenz, Mit-Leiden. Durch Zuspruch und Anblick entstehen Zusammenhang und Veränderung.

Die einzige in Hilfswerken zugelassene Angst sollte nicht die Angst vor der Steuerbehörde oder vor Spendenrückgang sein, sondern die Angst vor gesellschaftlicher Irrelevanz des bürokratisch notwendigen Apparats. Noch «besteht die Chance, dass die geschichtlichen Extreme in dieser Periode wieder zusammentreffen: das fortgeschrittenste Bewusstsein der Menschheit und ihre ausgebeutete Kraft» (Herbert Marcuse). Durch die Mauerritzen von Restauration, Entfremdung und Unterwerfungsmechanismen wird die eigentliche Sonnenbahn mit ihrem Gravitationszentrum der Armen und Anderen immer wieder sichtbar.

Gärtner des guten Lebens

Mein dritter Punkt: Sollen Ethik, Askese und Basisarbeit nicht im Sand starker Worte und guter Einzeltaten verrinnen, müssen sie in einen politischen Rahmen eingefügt werden, in dem die strukturell Deplatzierten und die aus den Fugen geratene Welt einen Ort auf einer Landkarte und den Namen eines Projekts haben, das eben dadurch, dass wir von ihm sprechen, schon existiert. Es hat viele Namen. Wir können es Utopie, Sozialismus, partizipative Demokratie, Reich Gottes, regulativen Horizont, Traum von einer anderen möglichen Welt oder Vernetzung der Sozialbewegungen nennen. Im Übergang von der Landkarte zur Landschaft aber liegt die Gefahr, die dadurch entsteht, dass plötzlich Macht ins Spiel kommt, die nur zu leicht, wie wir immer wieder

in der Geschichte feststellen könnten, sich in die alten kulturellen Raster der Korruption, einer vormodernen patriarchalen Ethik oder in modernisierte, im Grunde aber zukunftslose Kosten-Nutzen-Ethik einpasst. Gerade da, wo Macht im Namen aller handelt, muss es starke Kontrollen geben.

In einem solchen politischen Projekt wäre neben der Macht und ihrer Kontrolle auch das Verhältnis von Effizienz und Gratuität zu klären. Gratuität meint, dass alles geschenkt ist, letztlich von Gott, und wir zu Menschen werden durch Verantwortung für Andere. Ich denke dabei ganz konkret auch an die Hilfswerke, die so etwas wie Inseln einer Welt für alle antizipieren: Praktisch und theoretisch haben sie ja doch unendliche Schwierigkeiten, die Gratuität ihrer Existenz mit der Effizienz ihres Handelns, ihren exakten Rechenschaftsberichten und Begründungen für ihre Geldvergabe mit nicht hochrechenbaren Resultaten in Einklang zu bringen.

Wir sind keine Kaufleute des Ewigen Lebens noch Lotteriespieler um transzendente Seligkeit. Wir sind auch keine Schmetterlingsfänger jenseitiger Versprechungen, sondern Gärtner des guten Lebens, hier und heute. Die existentielle Nähe zu den Armen darf uns nicht den Blick dafür trüben, dass so ein politischer Rahmen mit den Betroffenen aller Nationen, dass so ein Projekt international ausgehandelt werden muss. So spannt sich der Regenbogen von Noah über die ärmliche Amazonashütte bis zum Wolkenkratzer Singapurs und verweist uns auf das, was wir das Kerngeschäft der Hilfswerke nennen könnten: Evangelium und Sachverstand als Diakonie an den Ausgeschlossenen; vernetzte Präsenz an den Brennpunkten der Welt. Solche stellvertretende Präsenz ist weltverändernd. Aus der Kraft des Geistes entwirft sie Bilder der Hoffnung und setzt Zeichen der Gerechtigkeit.

Paulo Suess

Sensibilität für Religion entwickeln

Ein Gespräch mit Anne-Marie Holenstein

Du untersuchst seit acht Jahren für die Direktion für Entwicklung und Zusammenarbeit (DEZA) in einem breiten Prozess «Die Bedeutung von Religion und Spiritualität für die Entwicklungszusammenarbeit». Was hat Dich am meisten überrascht?

Es war die lange Dauer des Herantastens an dieses Thema, das sich als ungeheuer komplex und in sich widersprüchlich erwiesen hat. Darum braucht es Geduld und Ausdauer. Was mich im Rückblick auch immer wieder überrascht, ist der Auslöser für das ganze Projekt. Viele Leute meinen, es sei 9/11 gewesen. Das stimmt aber nicht. Es war die Frage nach der Abgrenzung zwischen Bekehrungsmission und Entwicklungszusammenarbeit, die die DEZA und die konfessionellen Hilfswerke schon seit Jahrzehnten beschäftigt hatte. Die DEZA als staatliche Institution kann natürlich nur Entwicklungszusammenarbeit unterstützen, nicht aber kirchliche Tätigkeit im engeren Sinn.

In unserem Reflexionsprozess kamen wir aber zur Einsicht, dass es sinnlos ist, nach strikten Trennlinien zu fragen, das blieb steril. Mehr und mehr kam auch ins Bewusstsein, dass die Auseinandersetzung mit religiösen Faktoren nicht nur Aufgabe konfessioneller Werke sein kann, sondern, dass Hilfswerke wie *Helvetas* und *Swissaid* in ihren Umfeldern genauso nach Potenzialen und Risiken religiöser Faktoren fragen sollten.

Wir machen die Erfahrung, dass sich auch kirchliche Hilfswerke wie das HEKS oft im Unklaren sind, welchen Stellenwert sie der Religion beimessen sollen, wie Theologie in ihrer Organisation verankert ist und wie sie sich zur Kirche institutionell verhalten. Andere Faktoren, das Schielen auf eine breite Spenderinnen- und Spenderschaft oder die sogenannte Professionalität, schufen Distanz zu kirchlichen Strukturen. Wo liegen aber die besonderen Möglichkeiten für kirchliche Hilfswerke heute?

Ihre grossen Chancen sehe ich in der langen Tradition kirchlicher Partnerschaften. Die meisten dieser Werke haben seit Jahrzehnten mit kirchlichen Strukturen in den sogenannten Entwicklungsländern zusammengearbeitet. Das erweist sich als sehr nachhaltig. Manchmal sind diese Partnerschaften allerdings fast zu sehr zur Gewohnheit geworden. Es ist wichtig, dass sich diese Partner gegenseitig kritisch befragen, über ihren Entwicklungsbegriff zum Beispiel. *mission 21* hat sich intensiv mit ihrer kamerunischen Partnerkirche auseinandergesetzt, mit der sie durch die Geschichte sehr verbunden ist. *mission 21* hatte den Mut, diese Auseinandersetzung im Rahmen des DEZA-Projekts zu publizieren. Dabei stiessen wir auf eine Kernfrage, die kirchliche Organisationen immer wieder stellen müssen: Ist die Tätigkeit der kamerunischen Kirchen reflexiv auf sich selber bezogen, auf die eigenen Mitglieder, auf das Ziel einer möglichst grossen Anhängerschaft, die man mit Dienstleistungen, Spitäler, Schulen usw. versorgt? Das kann dazu führen, dass in einem Dorf ohne Koordination drei verschiedene konfessionelle Schulen bestehen. In der Auseinandersetzung geht es immer wieder darum, dass sich kirchliche Partner in Entwicklungsländern auf gesamtgesellschaftliche Probleme hin öffnen sollten. Wenn sie sich diesen Fragen nicht verschliessen, werden sie zu Partnern in der Entwicklungszusammenarbeit.

Arbeiten die Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter der Werke am Thema Religion?

Bei mehreren der kirchlichen Entwicklungsorganisationen konnten wir beobachten, dass das heutige Personal stark säkular sozialisiert ist. Es arbeiten dort Profis, die ihren Job schätzen, aber aufgrund mentaler Barrieren religiöse Fragen ausblenden. Mitarbeitende haben mich in Workshops immer wieder gefragt, ob sie jetzt wieder religiös und fromm werden müssten. Die Antwort lautet nein. Es gehört zur Professionalität, dass Programmverantwortliche in der Lage sind, in ihrem Tätigkeitsgebiet religiöse Faktoren mit ihren Potenzialen und Risiken wahrzunehmen. Diese Anforderung betrifft strenggläubige Christen genauso wie Skeptikerinnen. Diese Diskussion müsste bereits Teil der Anstellungsgespräche sein.

Als *Fastenopfer*-Direktorin beobachtete ich manchmal gerade unter den atheistischen oder agnostischen Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter eine hohe Sensibilität für sozio-kulturelle Fragen und keine Berührungängste gegenüber religiösen Themen. Natürlich ist dies auch eine Frage der Weiterbildung und des Einbezugs in die professionellen Methoden der Planung, Umsetzung und Evaluation von Projekten.

Das betrifft die Situation im Süden, die Sensibilisierung für diese Fragen in der Projektarbeit. Was ist die Rolle der kirchlichen Hilfswerke in unserer Gesellschaft?

In unserer eigenen Gesellschaft stehen wir vor ganz ähnlichen Fragen. Das Extrembeispiel ist die Aufregung um die Minarett-Initiative, die uns bewusst gemacht hat, dass wir mit neuen religiösen Phänomenen konfrontiert sind. Die Leitfragen, die wir in Bezug auf die Situation in Entwicklungsländern stellen, sind eigentlich die gleichen wie hier in der Schweiz. Ich finde, Entwicklungsorganisationen, und ich meine dabei vor allem auch ihre Beauftragten für Marketing und Öffentlichkeitsarbeit, sollten ihre Barrieren überwinden, dass sich ein konfessionelles Hilfswerk auch klar als solches mit seinen Potentialen positioniert. Ich habe immer wieder beobachtet, zum Beispiel als Mitglied der



Ma croyance est le moteur de mon engagement. Ma foi me recommande de me mettre au service de l'humanité et d'attendre la récompense d'Allah. L'engagement bénévole devient alors une façon d'adorer Dieu.» Naïma Serroukh, présidente de l'Association Pont de Communication

für die Entwicklungszusammenarbeit der Stadt Zürich zuständigen Kommission, dass Projekte konfessioneller Entwicklungsorganisationen völlig neutralisiert dargestellt werden und sich kaum von solchen säkularer Organisationen unterscheiden. Die religiösen Fragen werden tunlichst ausgeblendet. Es wäre ein Dienst an unserer Gesellschaft, über den Umgang mit religiösen Potentialen und Spannungen zu berichten.

Du hast immer wieder das Ambivalente von Religion herausgearbeitet. Aus theologischen Wurzeln heraus kann auch fundierte Kritik am herkömmlichen Entwicklungsmodell, an kapitalistischen Wirtschaftsstrukturen kommen. Ich denke an das reformierte Accra-Bekenntnis. Ist es vielleicht bisweilen auch die Angst vor Radikalem und Unkontrollierbarem, die dazu beiträgt, Religion in der Entwicklungszusammenarbeit einzudämmen?

Diese Ängste sind berechtigterweise vorhanden. Die internationale Entwicklungszusammenarbeit hat sich seit ihren Anfängen Ende der 40er Jahre auch als Ideologie positioniert, als eine Art säkulare Heilslehre, die auf den alten Stufentheorien der Aufklärung aufbaut. Religion gehört zur untersten Stufe, die überwunden werden muss. Auf dem obersten Level steht die westliche Industrie- und Konsumgesellschaft. Dieses Modell hat sich als sehr fragwürdig erwiesen. Es ist sehr früh, bereits in den 50er und 60er Jahren, aus kirchlichen Kreisen kritisiert worden. Als Gegenpol zur materiellen Entwicklung wurde die Solidarität betont, die Befreiung der Armen aus Unterdrückung, die notwendigen strukturellen Veränderungen auch bei uns in den Industrieländern, die Kritik an den Machtzentren. Diese ideologische Kritik ist eine wichtige

Aufgabe kirchlicher Werke.

Diese Linie lässt sich in der Schweiz deutlich verfolgen. Da waren die kritischen Sozialethiker in den 60er Jahren, André Bieler, Max Geiger oder Lukas Vischer, die dann die *Erklärung von Bern* lanciert haben als politisches Gegenmanifest gegen die offiziellen Entwicklungsideologien. Aus den gleichen Kreisen, unterstützt von der Jugendfraktion der Arbeitsgruppen Dritte Welt, wurde die grosse Konferenz *Schweiz-Dritte Welt 1970* organisiert. In den 90er Jahren waren kirchliche Kreise stark beteiligt in der globalen Bewegung gegen die Verschuldung der Dritten Welt, nicht zuletzt auch aufgrund der erfolgreichen Entschuldungspetition, die *Brot für alle* anfangs der Neunziger Jahre in der Schweiz angestossen hatte.

Nach acht Jahren intensiver Debatte: Was bleibt? Gibt es institutionelle Veränderungen bei der DEZA und den Hilfswerken? Gibt es Zuversicht?

Ja, es gibt Zuversicht. Aber die Frage, ob die Auseinandersetzung mit Religion institutionell genügend verankert ist, muss ich leider verneinen. Weder bei der DEZA noch bei den meisten Hilfswerken ist es zur Selbstverständlichkeit geworden, im Rahmen der Programme im Süden die Reflexion über die im jeweiligen Kontext wichtigen religiösen Faktoren *systematisch* zu betreiben. Wir sind aber bestimmt weiter als vor acht Jahren. Damals waren die Fragen, die wir stellten, noch ziemlich ungewohnt, das ist heute anders. Potentiale und Risiken sind Aspekte der gleichen religiösen Realitäten. Es geht darum, konstruktiv, kreativ und einigermassen mutig damit umzugehen. Wenn das gelingt, haben gerade auch kirchliche Insti-



«Der Glaube, an die Möglichkeit vom Reich Gottes in Frieden und Gerechtigkeit, nimmt mich in die Pflicht. Wenn Zweifel und Mutlosigkeit mich beschleichen, erinnere ich mich an Lukas 9,62. «Wer Hand an den Pflug legt und schaut zurück, eignet sich nicht zum Reich Gottes.» Louise Schneider-Rüedi, GSoA-Mitglied

tutionen in unserem gesellschaftlichen Umfeld heute neue wichtige Aufgaben.

Das Gespräch führte Matthias Hui.

Anne-Marie Hostenstein, Dr. phil., war erste Sekretärin der Erklärung von Bern (1969 – 1974) und dort bis 1982 Leiterin des Fachbereichs «Ernährung – Landwirtschaft – Ökologie». Redaktorin bei Radio DRS, 1995 – 2000 Direktorin des Hilfswerks «Fastenopfer», 2009 Ehrendoktorin der Theologischen Fakultät der Universität Luzern.

Neuerscheinung

Anne-Marie Hostenstein (u. a.), Religionen – Potential oder Gefahr? Religion und Spiritualität in Theorie und Praxis der Entwicklungszusammenarbeit, 208 Seiten, Fr. 29.90, ISBN 978-3-643-80036-7, LIT Verlag Wien – Zürich
Religionen sind vitale politische und kulturelle Gestaltungskräfte. Trotzdem wurde ihre Rolle in Theorie und Praxis der Entwicklungszusammenarbeit lange vernachlässigt. Die Publikation geht den Ursachen nach und schildert die Prozesse, die dazu führten, dass das Thema nun auf der internationalen Agenda steht. Fallstudien weisen Wege zum konstruktiven Umgang mit Potentialen und Risiken. s. auch Seite 3

Entwicklung ist keine Religion

Gedanken zur Forschungsarbeit über Religion und Entwicklung der theologischen Ausbildungsstätte ISEAT¹ in Bolivien

Wenn ich als Programmverantwortlicher von *mission 21* im Hochland Boliviens Projektverantwortliche einer Partnerorganisation besuche, ist alles ein bisschen einfacher als sonst. Meist werden Konflikte für einen Moment ausgeblendet und es geht darum, für die kommende Zeit möglichst gute Bedingungen der Zusammenarbeit auszuhandeln. Ich bin versucht zu sagen: «Wir tun so, als ob wir uns verstehen würden.»

Besonders deutlich wird dies in dem Moment, in dem ich mit einem Bauern zu sprechen beginne (die Bäuerin hält einen deutlichen Abstand). Meine in der Fremdsprache spanisch geäusserten Fragen werden auf Aymara übersetzt und die Antwort wandert wieder vom Aymara zurück ins Spanische. Bei diesem Kontakt treffen nicht nur Sprachen, sondern Lebenserfahrungen, Kulturen, Weltansichten, Religionen und Vorstellungen von einem guten Leben aufeinander, die in der Rationalität der Entwicklungsprojekte nur sehr schwer zu fassen sind.

«Religion» und «Entwicklung» universal?

Das Unbekannte und das gegenseitige Nicht-Verstehen hat die Forschungsarbeit des ISEAT, einer Partnerorganisation von *mission 21*,

unter der Leitung des Theologen und Mitarbeitenden der *Bethlehem Mission Immensee*, José Estermann, sehr deutlich herausgearbeitet. Schon die Begriffe «Religion» und «Entwicklung» sind Worte und Kategorien, die in der andinen Welt in diesem Sinne nicht existieren. Das ist keine neue Erkenntnis, aber die Selbstverständlichkeit, mit der von Europa her die Begriffe in den ganzen Prozessen zu Religion und Entwicklung verwendet wurden, bestätigt, dass wir unser eigenes Denken hinterfragen müssen.

Die Grundlagenarbeit des ISEAT im ersten Studienband (*Religión y Desarrollo en los andes*) setzt genau hier den Hebel mit der Frage an: Ist der europäisch-nordamerikanisch geprägte Begriff von Religion geeignet, um die bolivianische Gesellschaft zu verstehen? Ist das scheinbar klar zu verortende gesellschaftliche Subsystem Religion hilfreich, um Menschen in den Anden zu begegnen? Es scheint eher so zu sein, dass das, was wir Religion nennen, in diesem fremden Kontext alle Lebensbereiche durchdringt und ökonomisches, politisches und gemeinschaftliches Leben gestaltet. Es gilt also unsere Vorstellungen von Religion zuerst einmal aufzulösen, um andine Realität wahrzunehmen.

Noch dramatischer ist diese Notwendigkeit der Dekonstruktion, wenn von «Entwicklung» die Rede ist. Schon die Schule lehrt uns in Europa (und in den kolonial geprägten Schulsystemen Lateinamerikas), dass Entwicklung in quasi notwendigerweise aufeinander folgenden historischen Epochen von Fortschritt technischer Fähigkeiten und politischer Systeme beruht. Dies ist eine Sichtweise, die so überhaupt nicht auf die Erfahrung und das Zusammenleben in der andinen Welt mit ihrer eher zyklischen Vorstellung von Zeit anwendbar ist.

Von der Entwicklung als Ersatzreligion zu Entwicklungen im Plural

Unter den vielen Göttern, die den post-säkularisierten Himmel in Europa bevölkern, hat ein tief eingewurzelter Glaube an den technisch-materiellen Fortschritt seinen festen Platz. Entsprechend ist das Reden von Entwicklung oft übersteigert, wenn implizit oder explizit volkswirtschaftlich begründet der Lebensstandard des Kleinhaushalts in der westlichen Welt als höchstes Ziel am Horizont auftaucht.

Diese fast religiöse Vorstellung der notwendigen Richtung menschlicher Entwicklung mit klaren materiell-quantitativen Wachstumsvorgaben kollidiert in Bolivien frontal mit der qualitativen indigenen Vorstellung des «buen vivir», des guten Lebens, welches nicht einfach Wachstum, sondern den Ausgleich zwischen Mensch und Natur, Selbstbestimmung von Gemeinschaften, Regionen und Völkern, die Gestaltung von Entwicklungen aus eigenen Kräften und nicht zuletzt die religiös-spirituelle Dimension als integralen Teil allen Lebens in den Vordergrund stellt. Dank der neuen bolivianischen Verfassung ist dieses Konzept zu einer Vision nationaler Entwicklung geworden.

Das prophetische Ferment Religion

Folgerichtig rückt in den Schlussfolgerungen der ISEAT-Studien die europäische Frage, inwiefern Religion entwicklungsfördernd oder entwicklungshemmend sei, in den Hintergrund. Dagegen wird darin in ganz verschiedenen Schattierungen das prophetische Potenzial andiner Religiosität betont: Religion leistet Widerstand gegen Entwicklung, wo sie übermächtig über alle Köpfe hinweg als quasi göttliches Schicksal Menschen entwickelt.

Angesichts der Angst von staatlichen und privaten Akteuren vor dem Einbezug der religiös-spirituellen Dimension in die internationale Zusammenarbeit, ist es ein Fortschritt, wenn Religion als Teil einer ganzheitlichen Sicht von Gesellschaften in die Projektarbeit mit einbezogen wird. Es genügt aber nicht.

Gerade in der Zusammenarbeit, wie sie *mission 21* mit internationalen Partnerorganisationen gestaltet, ist das Zusammengehen von Religion und Entwicklung nicht nur eine technische Frage in der Projektbegleitung. Aus dem Einbezug der religiösen Dimension ergibt sich

auch ein politischer Anspruch auf selbst bestimmte Entwicklung der Gemeinschaften, mit denen wir in Verbindung stehen.

Religion lässt Menschen in Bolivien und in der Schweiz immer wieder danach fragen, ob sich hinter Entwicklungszielen und Paradiesvorstellungen nicht falsche Götter verbergen. Dies besonders in Zeiten, wo die internationale Zusammenarbeit droht, in rein wirtschaftlicher Zusammenarbeit aufzugehen.

Darauf einmal mehr hingewiesen zu haben ist eines unter vielen Verdiensten der Arbeit von ISEAT und eine der heilsamen Verunsicherungen in der Begegnung von Menschen aus Europa mit Menschen im Hochland Boliviens.

Heinz Bichsel, mission 21

Programmverantwortlicher Kooperationsprogramm Bolivien und kontinentale Projekte Lateinamerika

1) ISEAT, Instituto Superior Ecueménico Andino de Teología; Höheres ökumenisches Institut für andine Theologie. Die Forschungsarbeit umfasst vier Bände:

- Religión y desarrollo en los andes (Religion und Entwicklung in den Anden)
- Entre muertos, diablos y desarrollo en los andes (Zwischen Toten, Teufeln und Entwicklung in den Anden)
- Identidades y Religión (Identitäten und Religion)
- El laberinto de la curación (Das Labyrinth der Heilung)

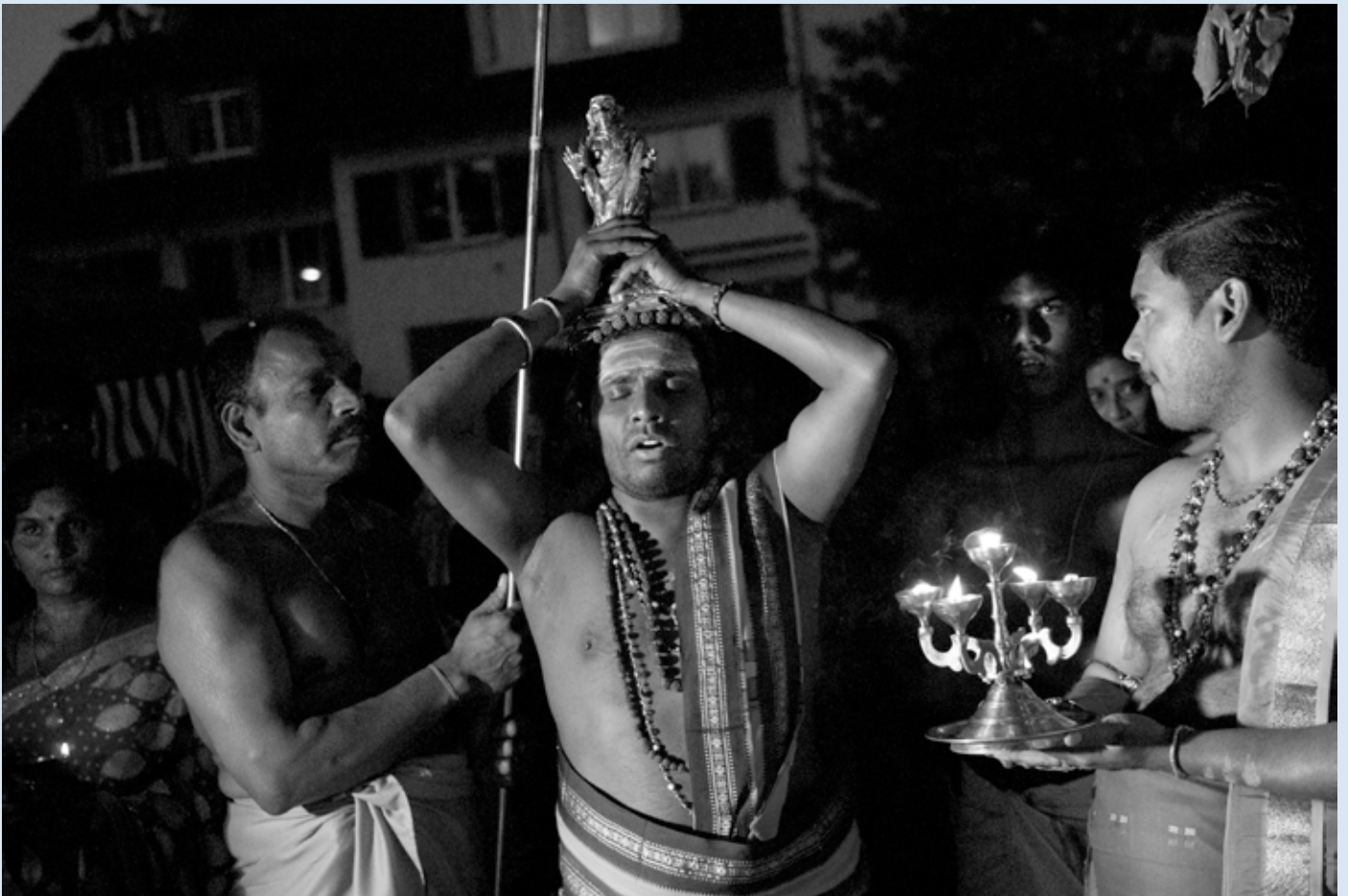
Religion in Guatemala

Aufarbeitung der Kriegsfolgen

In Guatemala vollzog sich im Bereich der Religion in den letzten drei Jahrzehnten ein rascher Wandel. Die katholische Kirche ist nicht mehr so dominant wie zuvor. Protestantische Bewegungen, insbesondere die «Neo-Pentecostales» (neue pfingstliche Bewegungen) und deren Einfluss haben zugenommen. Die religiösen Praktiken in Verbindung mit der Maya-Spiritualität sind stärker in der Öffentlichkeit präsent, allerdings beschränkt auf den familiären Rahmen und lokalen Kontext. Immer weniger bekennen sich offen zu einer Religion. Innerhalb der Kirchen existieren verschiedene Strömungen, doch die Tendenz geht in Richtung Konservatismus. Obschon dies ein globales Phänomen ist, haben in Guatemala mehrere Studien belegt, dass diese Entwicklung mit dem langjährigen und gewalttätigen Bürgerkrieg zusammenhängt, dessen Erbe heute noch auf Guatemala lastet.

Obwohl die rasche Verbreitung anderer religiöser Bewegungen im Zuge der Globalisierung als bereichernd angesehen werden kann, brachte sie auf der Gemeindeebene Folgen mit sich, die sich in der zunehmenden Fragmentierung des sozialen Gewebes widerspiegeln (Spaltung der Gemeinden und Familien). Besonders betroffen sind indigene Gemeinschaften, die zugleich am ärmsten und am stärksten religiös sind.

Diese Situation wurde auch für die Entwicklungszusammenarbeit zu einer Herausforderung, insbesondere bei der Aufarbeitung der Folgen, die der Krieg auf der individuellen, familiären und gemeinschaftlichen Ebene zurückliess. Ich beziehe mich hier auf ein Ereignis, das mein Leben am stärksten prägte: Die Exhumierungen und Beerdigungen von Opfern, die in verborgenen Friedhöfen begraben wurden – vor allem aber die Tatsache, wie sich die überlebenden Familienangehörigen den Wunden stellen mussten, die von der gelebten Gewalt



«Wer sich ebrenamtlich engagiert, ist ein direkter Diener von Gott. Indem nicht zwischen Gut und Schlecht unterschieden und nichts zurück erwartet wird, kann das Karma (Summe aller guten und schlechten Taten und der Kreislauf der Wiedergeburten) verbrannt, überwunden werden.» Sasikumar Tharmalingam, Hindupriester, Verein Saivanerikoodam

zurück blieben.

Noch heute, 25 Jahre nach den Massakern und wahllosen Tötungen, hoffen hunderte Überlebende, dass die Überreste ihrer Angehörigen, die immer noch in angebauten Feldern oder an Wegrändern vergraben liegen, exhumiert werden. Sie hoffen, dass ihre Liebsten ihrem Glauben entsprechend bestattet werden, damit ein würdiges Gedenken möglich ist und damit sie den Schmerz aushalten können, der über Jahre hinweg beschnitten wurde. Ohne Zweifel hat nur ein tiefer Glaube, dem eine Spiritualität und Religiosität zu Grunde liegt, ihnen das Überleben ermöglicht.

Der Prozess der Exhumierungen und Beerdigungen sah sich vielerlei Behinderungen ausgesetzt: Es gab nur geringe staatliche Unterstützung und verschiedene religiöse Akteure (vor allem in den neo-pentekostalen Kirchen) versuchten die Vergangenheit zu negieren. Sie bezeichneten die Ereignisse als göttliche Strafe und scheuten sich nicht, die Überlebenden aufzufordern, auf ihre Forderungen zu verzichten. Doch es lassen sich auch religiöse Akteure finden, insbesondere in der katholischen Kirche, die die Forderungen nach einer entsprechenden Würdigung der Opfer unterstützen und den Überlebenden beistehen, ihre Rolle zu ertragen, um Akteure werden zu können.

Die Religion bekommt jedoch dort eine besondere Bedeutung, wo sie den Überlebenden hilft, ihre physische und mentale Gesundheit neu aufzubauen und zu stärken. Die Erfahrung in unserer Arbeit hat gezeigt, dass die physische und mentale Gesundheit nur neu aufgebaut

werden kann, wenn sie die Menschen in ihrer spirituellen Existenz wahr nimmt. Wir haben neu gelernt, dass die Religiosität die Grundlage der menschlichen Existenz bildet. Wir haben wertvolle und reiche Erfahrungen gesammelt, als wir unsere Arbeit in der Kosmvision und Spiritualität der Mayavölker verwurzelt und diese mit einer christlichen Praxis verknüpft haben. Unsere Erfahrung hat aber auch gezeigt, dass diese Arbeit eine psychosoziale Dimension hat, die alle Akteure einbezieht. Hier können die Kirchen eine wichtige Rolle spielen, indem sie zum Aufbau der mentalen Gesundheit beitragen und die Themen aufgreifen, die für die Versöhnung in den Familien, Gemeinden und in der Gesellschaft wichtig sind. Es gibt zwar Anstrengungen in dieser Richtung, aber die gesellschaftliche Polarisierung ist noch gross. Die Zeit verstreicht unerbittlich, der Staat nimmt seine historische Verantwortung nicht wahr, schafft nicht die politischen Voraussetzungen und stellt nicht die notwendigen Mittel zur Verfügung, um das Ziel der gesellschaftlichen Versöhnung zu erreichen.

Dennoch gibt es ermutigende Erfahrungen: Einzelpersonen und einzelnen Gruppen ist es gelungen, auf der Grundlage ihrer Spiritualität ihr Schicksal als überlebende Opfer zu überwinden und eine aktive Rolle in der Zivilgesellschaft zu übernehmen. Viele dieser Personen sind Frauen aus den Maya-Völkern. Sie setzen sich heute besonders für den Wiederaufbau ihrer Kultur und für die Respektierung ihrer Rechte als indigene Völker ein.

*Rubio Caballeros, HEKS-Koordinator, Guatemala
(Übersetzung aus dem Spanischen: Julia Spetzler/Albert Rieger)*

Guatemala: Ressourcen

Das *Guatemalanetz Bern* legt bis Ende 2011 seinen Fokus auf das Thema «Natürliche Ressourcen und Menschenrechte». Darüber wurde an der Mitgliederversammlung vom 8. Juni 2010 informiert. Für die Umsetzung dieses Themas konnte Max Mader als Nachfolger von Tanja Mirabile engagiert werden. Der neue Projektleiter des *Guatemalanetzes* ist eine kompetente, gut vernetzte und engagierte Person. Max Mader wird dank seiner Erfahrung bei der entwicklungspolitischen Organisation *Aktion Finanzplatz Schweiz* und einem langjährigen Engagement für Indigene bei der Organisation *infoe Schweiz* die thematische Neuausrichtung des *Guatemalanetzes* optimal unterstützen. Mit Kampagnen- und Lobbyarbeit soll auf nationaler und internationaler Ebene dazu beigetragen werden, dass transnationale Wirtschaftsunternehmen (z. B. Holcim in Guatemala) ihre sozialen und ökologischen Verantwortlichkeiten in Guatemala wahrnehmen müssen.

Kontakt: Guatemalanetz Bern, c/o Fachstelle OeME, Max Mader, Tel. 031 313 10 26, koordination@guatemalanetz.ch, www.guatemalanetz.ch



Hinstehen und bekennen

OeME-Herbsttagung am 20. November 2010

Die diesjährige Berner OeME-Herbsttagung widmet sich dem «Bekennen». Das Thema sorgt derzeit in den (reformierten) Kirchen für Zündstoff. «ich glaube an Jesus / den Messias der bedrängten und unterdrückten» – der Titel der Tagung im Kirchgemeindehaus Johannes in Bern stammt aus dem «nachapostolischen Bekenntnis» von Kurt Marti. Der Berner Schriftsteller spricht an der Tagung, genauso wie der Sozialethiker und Theologe Helmut Kaiser und die palästinensische Autorin Sumaya Farhat-Naser.

Wer bekennt, zeigt sein Gesicht. Wer bekennt, stellt sich in eine Glaubenstradition. Wer bekennt, bezieht Stellung. Zum Beispiel das Accra-Bekenntnis der Weltgemeinschaft Reformierter Kirchen: Ein Bekenntnis zu Gott als Gott der Gerechtigkeit über die ganze Schöpfung, insbesondere auch der Wirtschaft. Konkrete Bekenntnisse sind in konkreten Situationen gefragt. Exemplarisch greift die Tagung zusammen mit Betroffenen den Konflikt um die bernische Kartonfabrik Deisswil auf. Im gemeinsamen Singen von Credo-Musik aus vier Jahrhunderten ermöglicht die Tagung einen weiteren Zugang zum Thema. In Ateliers werden Bekenntnisfragen vertieft, unter anderem mit der Theologin Ina Prätorius und den Theologen Matthias Zeindler und Thomas Staubli.

Die ökumenisch ausgerichtete OeME-Herbsttagung versteht sich als kritischen Beitrag an den laufenden Diskussionsprozess im Rahmen des Schweizerischen Evangelischen Kirchenbundes: Was bekennen eigentlich die «bekenntnisfreien» Reformierten in einer Landschaft, die sich kirchlich, religiös und gesellschaftspolitisch im Umbruch befindet?

Matthias Hui

Tagungsprogramm und Anmeldung: Fachstelle OeME, Tel. 031 313 10 10, oeme@refbejus.ch, www.refbejus.ch/oeme

Des einen Schatz, des andern Leid

Ökumenische Kampagne 2011 zu Bodenschätzen und Menschenrechten

Der Rohstoffabbau in den Ländern des Südens gefährdet durch die Zerstörung der Umwelt die Ernährungssicherheit und verletzt Menschenrechte. Darauf macht die Kampagne 2011 von *Brot für alle*, *Fastenopfer* und *Partner sein* aufmerksam. Die weltweit steigende Nachfrage nach Rohstoffen wie Gold, Kupfer und anderen (Edel-) Metallen für die Elektronikindustrie (Computer, Mobiltelefone etc.) beispielsweise verstärkt die Bergbauaktivitäten im Süden. Viele der südlichen Länder sind zwar reich an Bodenschätzen. Doch mit deren Abbau durch transnationale Bergbauunternehmen bleibt der Reichtum nicht im Land, oder es kommt aufgrund fehlender Staatsstrukturen zu einer ungenügenden Wohlstandsverteilung.

Die Kampagne stellt uns vor grundsätzliche Fragen: Wie können Schweizer Wirtschaftsunternehmen, die im Rohstoffabbau und -handel tätig sind, zu verantwortungsvollerem Handeln bewegt werden? Wie kann die Schweizer Aussen- und Wirtschaftspolitik kohärenter gestaltet werden? Wie wird mehr Transparenz bei Finanzflüssen erreicht? Um die politischen, wirtschaftlichen und sozialen Rahmenbedingungen im Kontext des Bergbaus zu verbessern, braucht es diese konkreten Forderungen und den Druck der Schweizer Zivilgesellschaft. Die ökumenische Kampagne 2011 ist eine Chance, die Bevölkerung für dieses Thema zu sensibilisieren.

Die Kampagne, welche vom 9. März bis zum 24. April 2011 dauert, zeigt die Problematiken im Süden anhand der beiden afrikanischen Ländern Kongo und Südafrika auf. Am Mittwoch, 17. November 2010, findet in Bern die Impulsveranstaltung zum Rohstoffabbau in Lateinamerika statt (vgl. Agenda, Seite 15).

Kontakt: Susanne Schneeberger, Fachstelle OeME, Tel. 031 313 10 15, susanne.schneeberger@refbejus.ch

Zur Gemeinschaft berufen, der Gerechtigkeit verpflichtet

Die vereinigende Generalversammlung der neuen *Weltgemeinschaft der Reformierten Kirchen WGRK* ist Geschichte. Der Zusammenschluss des *Reformierten Weltbundes* mit dem *Reformierten Ökumenischen Rat* wurde im Juni 2010 in Grand Rapids/USA besiegelt. Die reformierten Kirchen weltweit werden immer mehr zu einer Gemeinschaft, dies war gleichzeitig Erfahrung und Vision in Grand Rapids. Geeint will die reformierte Kirchenfamilie umso verbindlicher für eine gerechtere Welt eintreten können. Eine Gruppe aus den Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn nahm an der Versammlung teil. Darunter waren Mitglieder der offiziellen schweizerischen SEK-Delegation, drei Studierende der Berner Uni beteiligten sich am packenden vierwöchigen *Global Institute of Theology* und die Fachstelle OeME machte in Workshops «Wasser als Menschenrecht» zum reformierten Thema.

Informationen zur WGRK und zur Generalversammlung: www.reformedchurches.org

Bienvenida Laura!

Laura Sol Lombardo

Ich komme aus Buenos Aires, Argentinien. Dort habe ich evangelische Theologie studiert und mit dem Lizenziat abgeschlossen.

Die Liebe hat mich in die Schweiz verschlagen. Hier setze ich seit August 2010 meine Ausbildung zur Pfarrerin fort: Während eines Jahres absolviere ich ein Praktikum in der Kirchgemeinde Bümpliz und arbeite gleichzeitig eineinhalb Tage in Projekten der Fachstelle Migration mit. Zudem nehme ich am Vikariatskurs der Universität Bern teil. So erhalte ich aus unterschiedlichen Perspektiven einen vertieften Einblick in die Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn.



In Argentinien habe ich während mehrerer Jahre mit Freude Religionsunterricht gegeben. Weil mir die Arbeit mit Kindern und Jugendlichen besonders am Herzen liegt, habe ich meine Masterarbeit zu Jugendseelsorge in der Schule geschrieben.

In der Schweiz werde ich mich nun mit neuen, spannenden Arbeitsgebieten befassen. Besonders die Migrationsarbeit im Allgemeinen und die Migrationskirchen im Besonderen haben mein Interesse geweckt. Ich freue mich darauf, mehr über diese und andere Themen zu erfahren, Neues zu lernen und auch meine eigenen Erfahrungen als Argentinierin in der Schweiz einzubringen.

Laura Sol Lombardo

Zu Gast bei Familie Memis

Fastenbrechen-Projekt 2010

Freitag, 27. August, Fastenmonat Ramadan: Bei Familie Memis duftet es bereits köstlich, als wir – drei Mitarbeiterinnen der Fachstelle Migration – zur Tür herein kommen. Wir nehmen im Rahmen des Fastenbrechen-Projekts am allabendlichen Fastenbrechen der jungen Familie teil. Mutter Özlem ist für uns lange in der Küche gestanden.

Gemeinsam mit ihr und ihrem Mann Süleyman unterhalten wir uns übers Fasten, über den Islam, über Familie Memis kleine Tochter, über die Schwierigkeiten des Kochens ohne Probieren – über Gott und die Welt. Wir entdecken, dass wir gemeinsame Bekannte haben, dass wir uns über Lehrlinge ärgern, die sich nicht für ihr Umfeld und die Gesellschaft, in der sie leben, interessieren und dass sich das Ehepaar Memis sehr über in der Schweiz ausgebildete Imame freuen würde. Gegen halb elf fahren wir nach Hause. Wir haben viel Neues erfahren und viel Gutes gegessen. Auf Wiedersehen freuen wir uns: In der Vorweihnachtszeit werden wir Familie Memis zum Gegenbesuch empfangen, ihnen einen Einblick in christliche Adventsbräuche geben – und etwas Gutes kochen.

«Gluschtig» geworden? Im August 2011 gibt es wieder ein Fastenbrechen-Projekt. Gemeinsam mit den muslimischen Gastfamilien freuen wir uns über Ihr Interesse.

Sabine Jaggi

Informationen: sabine.jaggi@refbejuso.ch, Tel. 031 313 10 22

Debatten um das Kopftuch

Im Rahmen eines europäischen Forschungsprojektes gaben die Juristin Sabine Berghahn und die Politologin Petra Rostock einen Sammelband heraus, welcher sich in 20 Beiträgen von namhaften Fachleuten unterschiedlicher Hintergründe mit den rechtlichen, sozialen und kulturellen Aspekten der Debatten um das Kopftuch in Deutschland, Österreich und der Schweiz befasst.

Ausgangspunkt der meisten Beiträge ist das umstrittene «Kopftuch-Urteil» des deutschen Bundesverfassungsgerichtes von 2003 zum Fall einer Kopftuch tragenden Lehrerin. Vergleichende Studien beleuchten die Situation von Kopftuch tragenden Lehrerinnen in Grossbritannien, Frankreich, Österreich und der Schweiz. Auf die Länderstudien folgen Beiträge, die das «Kopftuch-Urteil» kritisch kommentieren, dessen Folgen analysieren und sich mit dem feministischen, kolonialistischen und muslimischen Diskurs um Kopftücher befassen.

Die Autorinnen und Autoren plädieren dafür, sich im Umgang mit dem Kopftuch nicht von Vorurteilen leiten zu lassen. Vielmehr sollen wir gemäss dem Politologen Bernd Ladwig «bis zum Beweis des Gegenteils davon ausgehen, dass eine erwachsene Frau muslimischen Glaubens weiss, was sie tut, wenn sie das Kopftuch trägt, und dass sie meint, was sie sagt, wenn sie beteuert, es nicht in missionarischer Absicht und frei von islamistischer Gesinnung zu tragen.»

Mathias Tanner

Sabine Berghahn, Petra Rostock (Hg.): *Der Stoff aus dem Konflikte sind. Debatten um das Kopftuch in Deutschland, Österreich und der Schweiz.* Transcript Verlag, Bielefeld 2009, 526 Seiten.

Vielfalt bereichert

Tag der Völker am 14. November 2010

Gemeinsam rufen die reformierten und römisch-katholischen Synodalkomitees zum Tag der Völker dazu auf, gerade auch junge Migrantinnen und Migranten als Bereicherung für Kirchen und Gesellschaft ernst zu nehmen.

Damit alle an unserer Gesellschaft teilhaben können, müssen nicht nur strukturelle Hindernisse abgebaut werden. Es braucht auch das Bewusstsein, dass wir alle – ob einheimisch oder zugewandert, ob Mann oder Frau, ob jung oder alt, ob arm oder reich – Teil eines Ganzen sind und gemeinsam handeln.

Daran erinnert der diesjährige Aufruf zum Tag der Völker. Er ist in Form eines attraktiven Kleinplakates erschienen. Dieses enthält den gemeinsamen Aufruf der reformierten und katholischen Synodalratspräsidenten, einen besinnlichen Text, Informationen zur Kollekte und Anregungen zur Gestaltung des Tags der Völker 2010.

Bestellungen und Infos: Sabine Jaggi, sabine.jaggi@refbejuso.ch

Samstag, 6. November – dritte Berner Nacht der Religionen

Am 6. November laden die Berner Weltreligionen zur dritten Nacht der Religionen ein. Start ist um 18.00 Uhr in der Aula des Gymnasiums Neufeld, Bern. Ab 20.00 Uhr gibt es in 15 Gebetshäusern und Kirchen jeweils zur vollen Stunde vielfältige Programme zum Thema *glücks(ge)fälle*. Die gemeinsame Schlussveranstaltung findet um 23.00 Uhr in der Heiliggeist-Kirche statt. Schauen Sie vorbei! www.nacht-der-religionen.ch

Bei mir kann Chioma richtig Kind sein

Caritas-Patenschaftsprojekt «mit mir»

Die Journalistin Claudia Schmid verbringt im Rahmen des Caritas-Programms «mit mir» einmal im Monat Zeit mit der 8-jährigen Chioma. Ein Erlebnisbericht.

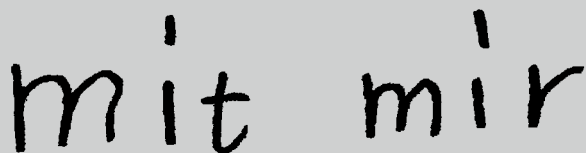
Seit knapp zwei Jahren betreue ich die 8-jährige Chioma, die Wurzeln in Nigeria und Kolumbien hat, aber in der Schweiz geboren ist. Sie hat drei Brüder und ist die Älteste. Die Zwillinge sind noch Kleinkinder, ihr Bruder ist anderthalb Jahre jünger. Als ich sie das erste Mal besucht habe, zusammen mit der Verantwortlichen des «mit mir»-Projektes, habe ich das Kind gleich ins Herz geschlossen. Das hat damit zu tun, dass Chioma ein offenes Kind ist und damit, dass wir gut zusammenpassen. Vielleicht, weil wir beide Linkshänderinnen und Leseratten sind. Vielleicht auch, weil ich mich von Beginn weg mit ihrer Mutter, die gleich alt ist wie ich, gut verstanden habe.

Grosse Verantwortung

Wenn wir unterwegs sind, wird mir stets bewusst, welche Verantwortung ich trage. Was mache ich, wenn das Kind unter ein Auto kommt, wie letztthin fast, als es aus einem nicht erkenntlichen Anlass meine Hand losliess und über die Strasse rannte?

Erinnerungen an die eigene Kindheit

Ich habe Chioma als Erstklässlerin kennen gelernt und war dabei, als sie zu lesen begonnen hat. Ich erinnerte mich an meine eigene Kindheit, als sich die Buchstaben plötzlich in Geschichten und Botschaften zu verwandeln begannen. Auch Chioma nahm an diesem Wunder teil. Hinkte am Anfang jedes Wort aus ihrem Mund, fliessen die Sätze nun weich und rund. Meist bitte ich sie, ein Buch mitzunehmen, das wir dann im Bus oder bei mir zu Hause lesen.



– Im Patenschaftsprojekt «mit mir» in Bern laufen zurzeit rund 40 Patenschaften, im «mit mir – avec moi» in Biel und Umgebung durchschnittlich rund 18 Patenschaften.

– Die Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn unterstützen die Projekte in Biel und Bern ab 2010 mit einem regelmässigen Beitrag von Fr. 20'000.-.

– Die Kollekte zum *Tag der Völker* vom 14. November ist für das Patenschaftsprojekt «mit mir» bestimmt (s. Seite 13).

– Kontakt: Caritas Bern, Projekt «mit mir», Postfach, 3000 Bern 14, Tel. 031 378 60 33, www.caritas-bern.ch

Zeit für sich alleine

Ich biete ihr immer auch Zeit ganz für sie alleine – ohne dass sie ihre Brüder zurechtweisen muss, was sie übrigens mit viel Geduld macht. Wie eine Mutter kann sie die Babys wickeln und sich um sie kümmern. Man spürt, dass sie früh Verantwortung übernehmen musste und dies weiterhin tun wird, weshalb manchmal etwas Fräuleinhafes von ihr ausgeht. «Also Claudia, fluech doch nöd», weist sie mich gerne zu recht, wenn mir wieder mal ein «Shit» entweicht, weil uns der Bus abgefahren ist. Und wenn wir gemeinsam Guezli backen, steht sie so geschäftig in meiner Küche, als würde sie den Haushalt schon lange alleine machen. Umso mehr achte ich darauf, dass sie bei mir richtig

Kind sein kann und sich auch mal fallen lassen darf – was regelmässig geschieht. So ist sie schon mehrmals wie ein Baby in meinen Armen «eingeschlafen» und liess sich nach Hause tragen. Vor ihrer Türe realisierte ich, dass sie den Schlaf simuliert hatte.

Am liebsten ist sie bei mir zu Hause, obwohl meine Wohnung, abgesehen von den wenigen Bilderbüchern, keine Spielsachen beherbergt. Deshalb backen oder kochen wir gerne zusammen. Trotzdem machen wir regelmässig Ausflüge, was auch mir zugute kommt. So weiss ich als Kinderlose, was in der Kinderwelt läuft. Das ist eine tolle Abwechslung zu meinem Job als Journalistin, der mit Kindern gar nichts zu tun hat.



Das Projekt «mit mir» knüpft Beziehungen zwischen freiwilligen Patinnen und Kindern von Familien in einem Engpass. (Foto: Caritas Zürich, Fotopool)

Frischer Wind im Leben

Ich wünsche mir, dieses Kind noch viele Jahre wachsen zu sehen. Weil es einfach wunderbar ist, mit Chioma unterwegs zu sein, die mir aus ihrem Leben, von ihren Freundinnen, von der Schule erzählt. Chioma bringt frischen Wind in mein Leben, das bei mir von Reisen und langen Stunden am Schreibtisch geprägt ist. Und es ist auch eine gute Erfahrung für mich, falls ich mal eine eigene Familie gründen möchte. Wie komme ich mit einem Kind klar, wo setze ich Grenzen, wo nicht? Und einmal schrieb sie mir nach einem Theaterbesuch eine SMS: «Geliebte Claudia ich hab di so gern.» Was ich geantwortet habe, kann man sich denken, oder?

Claudia Schmid

Ausstellung Landwirtschaft

Haben Sie Lust, in Ihrer Kirchgemeinde, an Ihrer Schule das aktuelle Thema (Berg-) Landwirtschaft/Ernährungssicherheit/Fleischproduktion zu behandeln? Wir empfehlen Ihnen dazu die Plakatausstellung «Globalisierte Landwirtschaft – Berner Oberland im Wandel». Gerne stehen wir Ihnen für weitere Informationen zu Inhalt, Form und Möglichkeiten der Ausleihe der Ausstellung zur Verfügung. *Fachstelle OeME, Tel. 031 313 10 10, oeme@refbejus.ch*

November 2010

Samstag, 6. November
**Berner Nacht der Religionen
glücks(ge)fälle** s. Seite 13

Bis 7. November
Woche der Religionen
www.ref-bielbienne.ch/arbeitskreis
www.iras-cotis.ch

Sonntag, 7. Nov., 17.00 - 19.00 h
Konzertsaal, Untere Steingrubenstrasse 1, Solothurn
(20. Nov., 19.00 h in Ennenda)
Konzert für den Frieden
Chor der Nationen mit 160 Sängerinnen und Sängern aus 27 Nationen www.chordernationen.ch

Do., 11. Nov., 17.00 - 19.00 h
Kornhausforum, Bern
Einschluss und Ausschluss
Integration und soziale Ausgrenzung in der Schweiz, Vernissage des Fotobuches, Schweiz. Rotes Kreuz (Hrsg.), www.redcross.ch

Freitag, 12. November, 20.15 h
Kirchgemeindehaus Bümpliz, Bernstrasse 85, Bern
Mutterschaft in Afghanistan: ein Todesurteil?
Referat und Gespräch
www.womenshopen.ch

Sonntag, 14. November
Tag der Völker s. Seite 13

Mittw., 17. Nov., 14.15 - 17.15 h
Kirchgemeindehaus Johannes, Wylstrasse 5, Bern
Des einen Schatz, des andern Leid – Bodenschätze und Menschenrechte
Impulsveranstaltung zur ökumenischen Kampagne 2011 von Brot für alle/Fastenopfer. Mit Stephan Suhner (Arbeitsgruppe Schweiz Kolumbien), Katechese-Atelier s. Seite 12

4. Nov., 2. Dezember, 6. Januar
jeweils, 19.30 h im Farelhaus,
4. Stock, Oberer Quai 12, Biel
Neue Horizonte. Der Lesekreis am Donnerstag
www.ref-bielbienne.ch/arbeitskreis

Samstag, 20. November
OeME-Herbsttagung s. Seite 12

23. November – 14. Januar
Bundesamt für Migration BFM,
Quellenweg 6, Wabern bei Bern
(Tram Nr. 9 bis Endstation)
Mit der schwierigen Erinnerung in der sicheren Fremde
Portraits von 16 Personen mit Folter- und Kriegserfahrungen
Besuch der Ausstellung nach Vereinbarung, Tel. 031 325 11 11

25. November - 10. Dezember
16 Tage gegen Gewalt an Frauen www.cfd-ch.org/16tage

Samstag, 27. Nov., 11.00 - 19.00 h
Haus der Religionen, Laubeggstrasse 21, Bern (Bus Nr. 10 bis Rosengarten)
Grosser Tee-Bazar
mit Köstlichem aus aller Welt
www.haus-der-religionen.ch

Mardi 30 nov., 8.30 - 17.00 h
... et ce sont des hommes qui sont venus
la situation sociale et sanitaire de la population migrante du troisième âge, frais: fr.190.-/80.-
www.alter-migration.ch
clôture des inscriptions: 19.11.

Dezember 2010

Donnerstag, 2. Dez., 8.30 - 17.00 h
Hotel Ambassador, Bern
Support for Torture Victims
Intergenerationelle Auswirkungen von Folter und Krieg und ihre Bewältigung, Kosten: Fr. 100.-
Anmeldung bis 26.11.
Ambulatorium für Folter- und Kriegsopfer SRK, www.redcross.ch

Dimanche, 5 décembre, Lausanne
Journée nationale de la Décennie Vaincre la Violence
dès 13.30 h programme avec Hildegard Goss-Mayr sur la Non-violence evangelique, divers ateliers
18.00 h cathédrale, célébration œcuménique nationale avec envoi des délégués Suisses à la Convocation du COE à Kingston
www.refbejuso.ch/agenda

Mahnwachen für einen gerechten Frieden in Israel/Palästina

Jeden zweiten Freitag im Monat
jeweils 12.30 - 13.00 h auf dem Bahnhofplatz Bern vor der Heiliggeistkirche, 12. November, 10. Dezember, 14. Januar, 11. Februar, 11. März, 8. April

Sonntag, 12. Dezember
Europaplatz: zukünftiger Standort des Hauses der Religionen
Eröffnung Tram Bern West
Mitwirkung des Vereins Haus der Religionen – Dialog der Kulturen

Weihnachtskollekte

Ein Drittel geht an das HEKS-Inlandprojekt Familiengärten für Migrantinnen und Migranten in Bern, Biel und Solothurn.
s. Bilder in vice-versa Nr. 2/2010
www.refbejuso.ch/publikationen/zeitschrift-vice-versa.html

Januar 2011

Des einen Schatz, des andern Leid – Bodenschätze und Menschenrechte
Impulsveranstaltungen zur ökum. Kampagne 2011 von Brot für alle/Fastenopfer, s. Seite 12

Freitag, 14. Jan., 14.00 - 17.00 h
Kath. Pfarreizentrum St. Martin, Martinstrasse 7, Thun
inkl. Katechese-Ateliers

Dienstag, 18. Jan., 18.00 - 21.30 h
Zwinglihaus, Zwinglistrasse 9,
Grenchen

Mittwoch, 19. Jan., 18.00 - 21.30 h
Kath. Kirchgemeindehaus,
Hasenmattstrasse 36, **Langenthal**

Mittwoch, 19. Jan., 8.30 – 11.30 h
Fachstelle Religionspädagogik,
Mittelstrasse 6 A, **Bern**
Einführungsveranstaltung für Unterrichtende

Montag, 17., 24. und 31. Januar
jeweils 18.30 h
Die kleine Teetriorie
Haus der Religionen und Volkshochschule Bern, Kosten Fr. 60.-
Anmeldung, Veranstaltungsort:
www.vhsbe.ch

Mittwoch, 19. Jan., 9.15 - 16.45 h
Kirchde.haus Johannes, Bern
Impulstagung für Kirchenbasare
Acht praktische Workshops für neue Impulse und Ideen
Infos: Verena Garcia-König, Fachstelle OeME, Tel. 031 313 10 20
verena.garcia@refbejuso.ch

19./20. Januar, Bern
Flüchtlingsbegriff im Wandel – neue Herausforderungen für den Flüchtlingsschutz
75 Jahre Schweizerische Flüchtlingshilfe SFH, 60 Jahre UNHCR
www.asylsymposium.ch, **Anmeldung:** www.fluechtlingshilfe.ch

Samstag, 22. Jan., 9.15 - 16.35 h
Bürenpark, Bürenstr. 8, Bern
Solidarität... in der Tradition verankert – für die Zukunft offen HEKS-Osteuropatag, **Anmeldung bis 14.1.** www.heks.ch

Samstag, 29. Jan., 13.30 - 16.30 h
WWF-Zentrum, Bollwerk 35, Bern (Samstag, 5. Februar in Zürich)
Menschenrechtsbeobachtung in Guatemala, Indonesien, Kolumbien, Mexiko, Nepal und Palästina/Israel
Ehemalige berichten von ihren Einsätzen. Peace Watch Switzerland, www.peacewatch.ch, Peace Brigades International
www.peacebrigades.ch

Vorschau

11. März, 15.30 - 21.30 h, Bern
Migration und Kirchgemeinde (Arbeitstitel), Bernische Diakoniekonferenz, www.refbejuso.ch/agenda

17. August 2011 - Juli 2014
Evangelischer Theologiekurs
www.ref-bielbienne.ch/arbeitskreis

Die *vice-versa*-Redaktion nimmt gerne Hinweise zu Veranstaltungen entgegen.
Redaktionsschluss: 21.1.2011
Fachstelle Migration, *vice-versa*
Speichergasse 29, 3011 Bern
Tel. 031 313 10 10, Fax 031 313 10 12, vice-versa@refbejuso.ch



Jack Mandel und Benjamin Polnauer vom FC Weltreligionen Bern freuen sich über ein gelungenes Zusammenspiel
(Foto: Marius Schären, <http://bilder.textundbild.ch>)

Zusammenspiel der Religionen

Gleich 18 Mal traf der FC Weltreligionen Bern an seinem ersten Spiel am 6. Juni 2010 ins Tor des FC Stadtrat Bern, der immerhin drei Tore schoss. Der FC Weltreligionen besteht aus 20 fussballbegeisterten Frauen und Männern. Das Spezielle: Sie gehören verschiedenen Weltreligionen an; Angehörige aus hinduistischen, buddhistischen, jüdischen, christlichen und muslimischen Religionsgemeinschaften spielten mit. Im Spiel wurde viel gelacht und wenig gefault. Die Stimmung war freundlich bis ausgelassen, die beiden Trainer Andy Egli (FC Weltreligionen) und Tinu Schneider (FC Stadtrat) lieferten sich witzige Wortduelle an der Seitenlinie. Gegen 100 Zuschauerinnen und Zuschauer beklatschten jedes der 21 Tore; beim dritten Tor des FC Stadtrat zum Spielstand von 15:3 rief ein Zuschauer den ermutigenden Kommentar aufs Feld: «Ich glaube an den FC Stadtrat!» Das kleine Fussballfest klang friedlich aus bei Taboulé und Bier.

Der FC Weltreligionen Bern plant nächstes Jahr ein zweites Spiel. Voraussichtlich findet es am Sonntag, 5. Juni 2011, auf dem Sportplatz Bodenweid in Bern-Bümpliz statt.

P.P.
CH-3011 Bern

Impressum

vice-versa 3/2010 (November)
Mitteilungen der Fachstellen Oekumene, Mission, Entwicklungszusammenarbeit (OeME) und Migration (FaMi) der Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn
Communications des Services Terre Nouvelle et Migration des Eglises réformées Berne-Jura-Soleure
www.refbejuso.ch/oeme
www.refbejuso.ch/migration
Auflage/tirage: 5800; erscheint dreimal jährlich, parution trois fois par an; freiwilliger Beitrag, contribution facultative

Rédaction

Peter Gerber, Matthias Hui, Albert Rieger, Mathias Tanner, Maria Vila

Adresse/Abonnement

Fachstellen OeME und Migration
Speichergasse 29, 3011 Bern
Tel. 031 313 10 10
vice-versa@refbejuso.ch

Druck/Impression

Rub Graf-Lehmann AG, Bern

Guter Fussball, gute Religion?

Verbindet Fussball wirklich Völker? Ich war mir plötzlich nicht mehr sicher, als ich am 6. Juni den Sportplatz Bodenweid in Bern-Bümpliz betrat. Hier sollte zwei Stunden später das erste Spiel des FC Weltreligionen Bern angepfiffen werden. Die jungen Fussballer des vorangehenden Spiels standen in Trauben auf dem Rasen oder schritten gestikulierend umher. Eltern schrieten einander an. Da ging ein Vater auf einen jugendlichen Fussballer los und brüllte ihn an; eine Frau und zwei Männer konnten ihn mit Mühe zurückhalten. Der Fussballer stieg mit klackernden Stollen die Treppe zu den Garderoben hinunter. In diesem Moment gelang es dem rasenden Vater, sich loszureissen, er stemmte sich gegen einen Müllcontainer und versuchte, diesen Container übers Treppengeländer zu hieven, um den Jugendlichen darunter zu zermalmen. Die Frau und die beiden Männer konnten ihn nur mit Gewalt daran hindern.

Zwei Gesichter

Der Fussball hat zwei Gesichter: ein hoch erfreutes (s. Bericht links) und ein wutentbranntes. Auch die Religion hat diese beiden Gesichter: Sie kann heilen, aber auch töten. Erfreuen, aber auch Hass stiften. Menschen verbinden und Menschen trennen.

Sozial engagiert

Aber was wäre eine «gute Religion»? Klare Regeln fürs Zusammenspiel unter den Religionen wären wohl ein erster Schritt. Regeln, die von allen Beteiligten akzeptiert würden, wie die FIFA-Regeln von den Fussballern. Aus meiner Sicht als Berner Reformierter müsste eine Religion noch folgende sechs Voraussetzungen erfüllen, um das Label «gute Religion» zu erhalten: Sie müsste demokratisch organisiert, transparent finanziert und sozial engagiert sein, und zwar für alle Menschen der Gesellschaft, nicht nur für die eigenen Gläubigen.

Striptease der Tatsachen

Sie müsste zudem differenztolerant sein gegen innen, also intern verschiedene Meinungen ertragen, im interreligiösen Austausch sein und prophetisch auftreten. Damit meine ich: in die Wirklichkeit verliebt sein, den Vorhang öffnen vor dem Grauen der Welt, das Unrecht anklagen, einen Striptease der Tatsachen fördern; sie soll laut davon reden, was sie als Wirklichkeit wahrnimmt und frech handeln, damit die Welt sich ändert. Vielleicht gilt die eine oder andere dieser Voraussetzungen für eine «gute» Religion auch für «guten» Fussball.

Philipp Koenig, Pfarrer in Bern-Bümpliz

Der «Schlusspunkt» ist eine Kolumne, in der Autorinnen und Autoren pointiert eine Meinung vertreten.